

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an 8 »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

LE BATEAU RUSSE

LE POPULO SE BROSSE LE VENTRE & LES PLEIN-DE-TRUFFES S'EMPIFFRENT



LE BATEAU RUSSE.

Ohé, les pochetées, les andouillards, les têtes de pipe et de lapin, les trous du cul, les empaillés, les empotés, les moules à gaufres, les cagots et les ostrogoths, les bourriques et toute l'innombrable armée des pantouffliers, toujours à point pour encaisser des coups de soulier dans le foiron et des gifles sur la trombine, réjouissez-vous, nom de dieu !

Eh oui ! triples buses, extraits de gnolerie concentrée, chatouillez-vous et battez-vous les flancs, il faut rire et chanter.

Ce coup-ci, c'est pas de la bêche :

On a l'alliance franco-russe... et le pain à cinq sous la livre !

C'est le même tabac : alliance et accaparement de blé sont tripatouillages de même farine.

L'un et l'autre vont au même but : le plumage en grand du populo !

C'est sou à sou que les accapareurs nous ratissent notre pognon, en nous tirant le pain de la bouche. Plus finaud, l'empereur-dieu de toutes les Russies nous la fait moins à la dure : c'est avec un doigté de prestidigitateur qu'il pratique la soustraction galetteuse.

« J'ai besoin de braise.... Passez moi votre bourse ! »

Et, plus cruches que des tinettes meroyeuses, on s'exécute et on lui serine, avec un tas de salamalecs à la clé :

« En voulez-vous davantage ! »

—o—

Mais, foutre, si désastreuse que soit la perte de nos pépettes, ce n'est encore pas ce qu'il y a de plus attristant dans cette cohonne d'alliance franco-russe.

Plaie d'argent est guérissable !

Par exemple, ce qui l'est moins, c'est des plaies chancreuses dans les boyaux de la tête.

Or la garce d'alliance que veulent nous inoculer les jean-foutre de la haute est justement un sacré microbe de syphilis intellectuelle.

Il s'agit de nous faire changer d'ennemis !

Depuis 27 ans, les chameaucrates nous ont asticoté dur et ferme, afin qu'on exerce les

Allemands, — vous savez...., les fameux chapardeurs de pendules, les barbotteurs de l'Alsace-Lorraine.

Les premiers temps, des gourdiflots ont coupé dans le pont, — et ça nous a valu les bataillons scolaires, les sociétés de gymnastique et la ligue des patrouillotes.

Puis, à force d'entendre le même air, c'est devenu tellement rasant que ça n'a plus produit que des effets... débouissants !

C'est qu'aussi, la jugeotte populaire s'éveillait. Au lieu de s'en rapporter aux menteries imprimées dans les publications bourgeoises, on écoutait les types qui avaient baladé leur viande dans « les provinces perdues ». Et dam, on apprenait que, depuis la conquête, les Alsaciens-Lorrains casquent moitié moins d'impôts que les français; qu'on leur a fourré des télégraphes, des téléphones et des chemins de fer à foison; qu'ils ont tout meilleur marché qu'en France, à commencer par le tabac et les allumettes.

Et alors, le plus chauvinard se grattait la caboche, se demandant si, le cas échéant, les alsaciens-lorrains se résoudraient à changer leur cheval borgne pour un aveugle : la domination allemande pour retomber dans le vomissement français ?

Un doute se levait donc !

Chacun ouvrait ses quinquets et comprenait enfin l'horreur d'une guerre — horrible entre toutes ! — mais, d'autant plus horrible

que son but serait de replonger les alsaciens-lorrains dans une mistouille plus intense que celle qu'ils endurent.

Une fois ce travail ruminatoire accompli dans les caboches populaires, les allemands nous ont paru être, — non des ennemis, — mais ce qu'ils sont réellement : des frères en exploitation avec qui on doit marcher la main dans la main contre les bandits de la haute.

Cet « esprit nouveau » enquinait dur les grosses légumes.

Que faire pour l'enrayer ?

Les chameaux se sont creusé le citron et, à force de tirer des plans, il se sont dit que : de même qu'un clou chasse l'autre, leur meilleur joint serait de nous foutre dans les jambes un ennemi nouveau.

Restait à découvrir cet ennemi et à nous le faire avaler comme tel.

C'est fait aujourd'hui : cet ennemi, c'est l'Angleterre.

— 0 —

Y a d'ailleurs une tapée de raisons qui expliquent la haine de nos maîtres pour l'Angleterre :

On peut chiner, avec motifs sérieux, ses gouvernants et ses aristos. Quoique ça, c'est de ce patelin qu'ont débarqué sur le continent les idées de liberté, d'initiative et de dignité humaines.

C'est des bricoles que les crapulars de la haute détestent !

Et c'est pourquoi ils ne gobent pas l'Angleterre, parce qu'elle est le nid où mijote l'avenir et que, au lieu de moisir sur place ou d'aller à reculons, elle va toujours de l'avant.

Au contraire, les patelins continentaux, du calibre de l'Allemagne et de la Russie font la jubilation des dirigeants : là, l'empereur est le maître de tout, il tient tout sous sa coupe, nul ne doit piper mot.

Seulement, voilà le hic : comment s'allier avec l'Allemagne, après la tatouille de 1870 ?

C'était dur à faire avaler aux gourdiflots qu'on avait jusque là gavés de haine.

Pour réussir, les chameaucrates ont tiré ça de longeur : au lieu de faire, tout de go, des mamours à l'Allemagne, ils ont fait un sacré détour, — sont allés passer en Russie.

Mainenant, le tour est joué !

En douceur, on va nous masturber : déjà, les russes sont nos fidèles poteaux ; il ne reste qu'à nous rapapilloter avec l'Allemagne — la question est sur le tapis :

« Guillaume le Teigneux n'est pas un mauvais fieu, qu'on nous serine. L'Alsace et la Lorraine le gênent salement : qu'on lui donne une compensation et il nous les cédera. »

Ensuite, la nouvelle trinité ALLEMAGNE-FRANCE-RUSSIE n'aura qu'à faire front contre l'ennemi commun, l'Angleterre !

— 0 —

Ne croyez pas que je blague, les bons bougres !

Ce que je jaspine est sérieux et nous pend au nez.

Et foutre, si ce plan des crapules dirigeantes réussit en plein, ça peut tourner au vilain pour les populos.

Par ça même, l'axe d'orientation sociale se trouvera déplacé.

Au lieu de regarder vers l'Occident où l'Angleterre et les Etats-Unis nous enseignent la vigueur physique, nous apprennent à être des hommes et non des fausses-couches et, en nous farcissant d'initiative, nous émancipent de la tutelle gouvernementale, on relaquera l'Orient.

Guillaume le Teigneux et le tsar deviendront notre soleil !

Dès lors, au lieu d'aller piger nos modes et nos mœurs en Angleterre, — ce qui nous affine et nous dégrasse toujours un tantinet, — sous l'impulsion des grosses légumes, on se foutra à singer les allemands et les russes.

Et ça sera un sale coup pour la civilisation !

Les idées rétrogrades germeront dru,

étouffant tout ce qu'il y aura de tendances progressistes et libertaires.

Au lieu de liberté, on parlera d'autocratie, et toutes les cochonneries orientales, depuis les oripeaux jusqu'au knout, s'acclimateront chez nous.

C'est pour le coup qu'il n'y aura plus de doutes : nous serons cosaques !

Et foutre, ce n'est pas de la chandelle qu'on nous collera dans le fanal, mais de la simple bouse de vache.

— 0 —

Reste à savoir si nous serons assez crétinisés et assez abrutis pour subir cette renaissance de despotisme sans ruer dans les brancards ?



J'Y SUIS ! J'Y RESTE !

Le truc du déménagement à la cloche de bois est devenu de pratique courante :

Quand un bon bougre se trouve dans la mistouille il déménage sans flafas et, habituellement, le probloc ne fait pas trop de magnés, car son intérêt le rend finaud ; il se dit qu'il vaut mieux laisser déguerpir un purotin au grand œil que de le conserver de force comme locato ou lui fiche les chicanous aux trousses pour lui faire abouler un pognon qu'il ne possède pas.

C'est déjà pas trop mal raisonné pour un vautour !

En effet, si l'animal voulait être rossard, c'est encore lui qui se trouverait le dindon : il perdrait ses termes ou dépenserait en frais d'huissiers sa belle galette.

Ainsi, dans des cas pareils, si paradoxal que ça semble, le déménagement à la cloche de bois rend autant de services aux proprios qu'aux locatos.

C'est qu'aussi, déguerpir d'une maison, sous prétexte qu'on ne peut ou ne veut pas payer, c'est reconnaître au proprio son droit de propriété.

Pourquoi partir ?

Parce que le proprio prétend que la boîte est à lui ?

Drôle de raison !

Alors, si, un de ces quatre matins, un Rothschild accaparait toutes les turnes de Paris et que l'idée loufoque lui passe par la boule de foutre tous les locatos à la porte, les parisiens devraient coucher dehors ?

C'est ça qui serait gondolant !

Paris transformé en un vaste lit de camp et sillonné par quelques millions de refumeurs de comètes !

Par exemple, je crois bien que cette foultitude y trouverait vivement un cheveu : on ne serait pas long à foutre en l'air les droits de propriété et, oubliant les distinctions légales sur le tien et le mien, chacun se renquillerait dans sa turne avec un galbe épouillant.

Et les parisiens n'auraient fichtre pas tort !

Certes, un pareil truc n'aurait rien de commun avec les déménagements à la cloche, — puisque ça serait juste l'opposé !

Mais ça n'en serait pas plus mauvais.

Au contraire, nom de dieu !

Ça serait la négation catégorique de tous les cochons de privilèges que se sont arrogés les vautours.

En face du proprio affirmant que toutes les bâtisses de Paris sont son bien, se dresseraient les locatos, proclamant qu'ils s'en foutent, et seloquant d'autor.

— 0 —

Ceci ruminé, est-il utile pour affirmer les droits des locataires, c'est-à-dire du populo, contre les prétentions des problocs, d'attendre qu'un crapulard richissime ait accaparé Paris et en soit devenu l'unique proprio ?

Turellement non !

Il est évident que ce n'est pas le plus ou moins grand nombre d'accapareurs qui rend le système infect, — c'est l'accaparement lui-même !

Que Paris soit sous la coupe de dix proprios

ou de cinq cents, le fourbi est identique : c'est kif-kif bourriquot !

C'est donc avoir le nez creux de faire sienne — dès maintenant — la formule de Mac Mahon, et, quand on a ses aises quelque part, proclamer son petit :

« J'y suis ! J'y reste ! »

Sans faire de magnés..., et sans abouler un radis au vautour, une kyrielle de bons bougres de Levallois-Perret viennent de se payer ce luxe.

Les gas en question sont les locatos du Château-Branlant, une turne espatrouillante qui tient en équilibre par bonne volonté plus que par solidité.

Voici de quoi il retourne : il y a une dizaine d'années, un mercanti en retraite acheta, avec la monouille ratisée sur le populo, une piôle de trois étages, assise à Levallois-Perret, angle des rues Déguingamp et du Bois. Le birbe n'avait qu'un dada : augmenter ses revenus et vivre grassement des rentes que lui casqueraient ses locatos.

Le type n'avait eu qu'un tort : celui de calculer seul..., sans s'informer à l'avance s'il trouverait des locatos assez poires pour le nourrir à rien foutre.

Justement, il n'eut pas la main heureuse : il dégotta des locatos, — mais pas de payeurs !

Les premiers temps, le probloc renauda salement : il tenta de mettre un terme aux justes prétentions des habitants du Château-Branlant.

De la peau ! Les bons bougres ne se laissèrent pas intimider par les lettres de menaces écrites sur le papier torcheculatif spécial aux huissiers que leur faisait expédier le mercanti devenu vautour. Quand des requins-de-terre s'amènèrent chez l'un d'eux pour saisir le bazar, à chaque coup, ils firent chou-blanc ! Et ça, grâce aux bonnes relations que les locatos entretenaient entre eux : les quelques bricolés de valeur avaient été planqués chez un voisin..., et y avait que le saisisseur de saisi !

Le proprio grouma, ronchonna, tempêta !

Un beau jour, il voulut faire le fanaron et le crâneur. Mal lui en prit ! D'un commun accord, les habitants du Château-Branlant qu'il venait stupidement troubler, lui administrèrent une tatouille faramineuse.

Ça ne lui fut pas nuisible !

La preuve en est que, s'étant rendu compte — par expérience — qu'à vouloir user de ses droits de proprio, ça lui revenait plus cher, à tous les points de vue, que de s'en désintéresser, il s'accoutuma aux mœurs de ses locatos : ne pouvant vaincre leur résistance passive, il leur ficha la paix.

Et les bons bougres continuèrent à vivoter gentiment, en bonne intelligence et en toute tranquillité.

Et nul ne songeait à déménager !

Grâce à leur nerf et leur initiative ils se trouvaient libérés de la rente, — et ne s'en plaignaient pas !

— 0 —

Tout était donc pour le moins mal, — sinon pour le mieux, — au Château-Branlant, quand la gouvernance y fourra son sale blair : sous prétexte que la baraque branlait trop, elle ordonna au probloc de la réparer ou de la démolir.

Le type, trouvant trop honorifique son métier de vautour, ne voulut rien savoir.

Certes, en la circonstance, le turbin de réparation était plutôt du ressort des locatos : ils auraient dû s'entendre et s'aligner pour rafistoler la piôle.

Mais, en supposant qu'ils y aient songé, — il est probable que le proprio n'eut pas voulu les laisser opérer, car, au fond de son cœur, il devait souhaiter que la boîte s'écroule sur leurs têtes.

Et donc, voici que le commissaire veut faire son malin ! Le proprio est allé lui expliquer de quoi il retourne et le quart-d'œil s'est flatté de vider le Château-Branlant.

Le roussin est allé d'abord relancer les bons bougres.

— Faut décaniller ! qu'il leur a dit.

— Mossieu le commissaire, lui ont répondu les bons bougres tout goguenards, on vous gobe, c'est plus que certain. Mais connaissez-vous la Loi ? Il y est dit qu'on doit nous fiche congé trois mois à l'avance. Conséquemment, nous sommes dans notre droit et nous ne sortirons d'ici que par la force...

Le quart-d'œil a voulu faire le malin quand même ! Il a averti les gas du Château-Branlant que, dans une huitaine, il s'amènera avec une horde de sergots et, s'il le faut, avec un régiment de troubades, pour les foutre tous à la rue.

Ça sera cotonneux, nom de dieu !

Attendu que le Château-Branlant est habité par une trentaine de ménages, — soit plus de cent personnes.

Faudra faire le siège de la turne!

Si que mossieu le commissaire amenait du canon?

—o—

Cré pétard, c'est pas de la chine : les gas du Château-Branlant donnent un riche exemple au populo.

Que feraient les problocs si le système qu'ils ont si galbeusement mis en pratique se généralisait?

Dans leur cas, le commissaire de police va intervenir avec des sergots et de la troupe...

La belle foutaise!

Imaginez que, dans Paris, il y ait seulement quelques douzaines de maisons d'où les locatos refusent de déguerpir.

Où prendrait-on la ribambelle d'huissiers et de commissaires nécessaires pour faire expulser, selon les mic-macs légaux, la légion des récalcitrants?

Devant le : « J'y suis! J'y reste! » des bons fieux carrément affirmé, les vautours seraient obligés de baisser pavillon.

Le Retour du Tanneur

Rejouissez-vous, bonnes truffes populaires!

Par ce temps de pain cher, l'illustre Feliskoff n'a pas pâti en Russie; il a soufflé de la brioche et lampé de bons coups.

Il nous est revenu, non-seulement engraisé, mais encore poivre, kif-kif la bourrique à Robespierre.

C'est très bien de sa part, savez-vous!

Car, quelle dèche, s'il nous était revenu maigri et buveur d'eau!

Quand ce sont des prolos qui crévent la faim, des gosses qui tournent de l'œil après avoir sucé jusqu'au sang les tétons flasques de leurs malheureuses mères, ça ne tire pas à conséquence. La mistoufle est le lot du populo! On sait ça.

Mais, un président de république, ça doit se conserver dans de la ouate, se gaver de bons morceaux et de pictons veloutés.

C'est le salut de la patrie!

—o—

Pour reluquer le luisant de la pierre à huile qui sert de couvercle à la tronche présidentielle, une foultitude de badauds s'étaient empilés le long des rues.

Y en avait presque autant que pour reluquer le Bœuf-gras.

Turellement, une grosse part de cette kyrielle de badauds était formée de roussins qui, en attendant que Félicque s'amène, se tenaient les pattes en souplesse en passant à tabac, devant la foule ahurie et peureuse, les pauvres couillons qui n'étaient pas à l'alignement.

Oh! les sergots étaient tout à fait sans gêne! A trois, ils s'attaquaient après un prolo et, vlin, vlan..., je te cogne sur les caboche plébéiennes à grands coups de poing.

Et, à deux pas de la victime, sur qui s'abattaient en cadence les grosses pattes sergocratiques, gantées de blanc, le populo immobile ne pipait pas mot!

Hein, quelle cacade!

Eh bien! cet avachissement déguzulasse était un effet de la peur : chacun devisageait son voisin, lui trouvant une tête de policier. Puis, outre les escadrons volants de flicards, de pandores et de gardes cipaux qui circulaient dans l'espace réservé au passage du Tanneur National, se dévidait un chapelet de sergots, plantés à deux mètres les uns des autres.

Et chaque badaud, craignant pour son cuir, n'osait protester contre les assommades qui se commettaient sous son nez, à sa barbe!

Oh mais, foutre, cette explication n'excuse en rien la trouille populaire!

—o—

En plus des traditionnels passages à tabac, — tannage de cuirs populaires qui cadre on ne peut mieux avec le débarquement du tannant Tanneur, — son retour a été souligné par la pétarade obligatoire.

Ce coup-ci, ce n'est pas comme pour le départ de Feliskoff en Russie, une demi-heure après son embarquement dans le train que le pétard a esclaffé, — c'est une demi-heure à l'avance.

Pour varier un brin la fumisterie, Puybaraud a remis au roussin chargé de cette besogne, une vieille pomme d'arrosoir, — qu'il ne faut pas confondre avec celle dont il se sert

pour arroser les mouchards, — et il s'est fendu d'un petit laïus de circonstance :

— Mon vieux Polonais, qu'il lui a bavé, tu vas foutre ça à la Madeleine. Ne t'émotionne pas et n'allume la mèche que lorsque tu l'entendras venir. Il ne faut pas rater notre effet, comme boulevard Magenta.

— Entendu, patron! a rogommé le roussin baptisé le « vieux Polonais », en saluant militairement.

Et le salaud est allé se poster à la Madeleine. Au bout d'une heure et demie de poirotage, le « vieux Polonais » commençait à s'emmerder à raison de cent sous de l'heure. Craignant d'être pris sur le tas et purgé à coups de cannes et à grand renforcement de savates, — comme c'est arrivé au roussin qui alluma le pétard du Grand-Prix, — la bourrique était pressée d'en finir.

Ayant entendu quelques galapiats beugler :

— Le voilà, Nicolas!... ka, ka, ka!...

Le « vieux Polonais » se dit : « C'est le moment! » et, sans plus attendre, il alluma une souffrante, foutit le feu à la mèche et s'éclipsa dar-dar.

La pomme d'arrosoir péta mou!

Tellement mou qu'au lieu du succès d'émotion que Puybaraud avait escompté il n'y eut qu'un esclaffement général parmi les badauds.

Et le soir, entre la poire et le fromage, Félicque faisait une sale bobine et il groumait dur, ronchonnant entre son râtelier :

— Puybaraud n'est qu'une moule. Il a encore raté mon attentat!



Le conseil de guerre de Tunis, — un des plus éléments envers les brutes galonnées qui ont la malchance de passer au tourniquet, — vient de se signaler, ces jours derniers, en prononçant deux condamnations à mort envers deux pauvres bougres de *joyeux*.

L'euphémisme n'est pas mal! On se demande vraiment pourquoi on a baptisé ces types du nom de *joyeux*.

Car s'il est des gas qui ne la font pas muser, c'est foutre bien ceux-là.

Tout en étant ce qu'on appelle des soldats, ils sont aussi des forçats.

Les travaux les plus pénibles leur sont réservés, et on leur inflige, à propos, et sans propos de bottes, des peines corporelles incon nues dans tous les régiments réguliers. Voire même dans les prisons civiles où les gardiens ne sont guère tendres envers les détenus.

Dans ces bataillons, comme dans tous les bagnes, les chaouchs sont triés sur le volet. La plupart sont corses et c'est à qui, de ces bas-grades, s'ingéniera à davantage punir, à mieux torturer, à envoyer le plus d'hommes au bain ou à la mort.

Ces brutes jouissent d'une grande autorité sur les malheureux qui sont sous leur coupe; ils n'ont d'autres distractions que de s'amuser au détriment de ces *joyeux*, — et ils agissent en conséquence... c'est-à-dire féroce ment, avec une cruauté inconsciente, sous l'œil des officiers qui sont les grands maîtres là-bas, sachant très bien que leur cannibalisme, considéré comme zèle et loyal service, ne leur rapportera que félicitations et un avancement certain.

L'avancement! Y a que ça qui les tourneboule.

Il ne faut pas aller dans ce milieu pour trouver les moindres sentiments d'humanité : l'habitude de torturer les a vite fait disparaître, comme l'envie de parvenir au grade d'adjuvache, — qui est leur bâton de maréchal, — a fait place à tous les mauvais instincts.

Et, parmi ces chaouchs, un record s'établit, c'est à qui se fera la pige pour envoyer le plus de malheureux en conseil de guerre, pour la plus grande joie des cadres des zéphirs et pour le plus complet triomphe de la discipline.

—o—

Turellement, le *joyeux* a toujours tort et le gradé toujours raison.

Charles Hurtier et Louis Pouse, du 3^e bataillon d'Afrique, en savent quelque chose.

Ces deux pauvres bougres, en ayant enduré de toutes les couleurs, un beau jour, se sont laissés emporter par la colère et ont détaché une châtaigne sur le gnias d'un supérieur —

qui du reste ne demandait que ça pour envoyer les deux gas au poteau d'exécution.

Il a parfaitement réussi, le charognard! Les deux gas ont été condamnés à mort.

Rappelez-vous, les camaros, les acquittements des assassins de Chédel, du même bataillon; des adjuvaches Amiel et Stofatti; rapprochez les faits et vous aurez une haute idée de la justice militaire.

—o—

Passons maintenant en France : c'est presque aussi hideux qu'en Afrique, avec la seule différence que si on n'attache pas à la crapaudine, on y tue tout aussi bien les pauvres troubadés.

A Chalons sur Saône, au 56^e lignard, un troufion a succombé à ce qu'on appelle un « coup de chaleur ».

Seulement, ce qu'on s'est bien gardé de dire, c'est que, lorsque le régiment était en marche, le troubadé en question, exténué de fatigue, ne pouvait foutre une patte devant l'autre.

En conséquence, on le débarrassa de son sac, que l'on mit sur une prolonge et comme ça ne requinquait pas le truffard, on lui permit de s'accoucher derrière la voiture.

C'eût été trop humain de le faire grimper dans la guimbarde!

Pour entrer dans la ville, son capitaine fit un fouan terrible, lui fit mettre azor sur le dos et lui ordonna de marcher, sous prétexte que lui, qui pilait ses hémorroïdes sur sa selle, marchait aussi.

Et le troubadé marcha!

Il marcha si bien qu'il trébucha peu de temps après et quand on le releva on s'aperçut qu'il était mort.

—o—

Ne quittons pas ce patelin dans lequel, à différentes reprises, la gradaille s'est montrée féroce ment idiote.

Ce doux 56^e lignard!... Il paraît qu'il se distingua à Essling, y a belle lurette!... Il tua beaucoup...

Depuis, il fait le poil aux compagnies de discipline.

Je pourrais, outre le macchabée précité, en dire long sur ce régiment, je pourrais en exhiber certains grades, les montrer tels qu'ils sont, — c'est-à-dire bougrement dégueulasses!

Je pourrais aussi casser du sucre sur une culotte de peau, un général, tant connu au 131^e qu'au 56^e, passé dans les légumes importantes, il y a peu de temps.

Mais, aujourd'hui, je n'ai cure de remuer ces peaux! Ce sera pour une autre fois.

Pour aujourd'hui il s'agit, puisque cela s'est passé dans le même patelin, d'un pauvre bougre de troubadé rapatrié des colonies et hospitalisé à Beaune.

Quoique le troubadé fut très malade, on trouva le moyen de le foutre hors de l'hospice.

Sans un sou, mais en compensation plein de fièvre, il dut faire la route de Beaune à Chalons où habitent ses parents.

Arrivé à moitié chemin, à Chagny, le malheureux tomba.

C'est beau de tomber pour la patrie! Heureusement pour lui, des campluchards le secoururent et vu son état de dénûment, ils lui payèrent un ticket de chemin de fer, tout en maugréant ferme contre les crapules de la haute qui abandonnent ainsi, après les avoir vidés, les fistons du populo!

—o—

Pour finir, que je signale aux bons bougres un crime de plus à l'actif de la goule patriotarde.

Un réservoir du 87^e, Ferdinand Mercier, s'est pendu à un arbre près du terrain de manœuvres, à Saint-Quentin, dans la crainte d'une punition. Ce malheureux avait manqué à l'appel la veille, et, fixé sur les agissements de ses supérieurs, il a préféré en finir!

Le même jour, un cultivateur a été atteint à la tête par une balle perdue aux exercices de tir — une chose très utile, entre parenthèses.

L'état de ce cul-terreux est désespéré.

Ça fait une victime de plus!

Et la liste des victimes ne s'arrête pas là, hélas! On pourrait, si on voulait s'en donner la peine, en aligner ainsi jusqu'à perpète.

Mais, à quoi bon!

Il semble que, rien que les faits relatés ci-dessus, devraient donner à réfléchir, car ils ne s'arrêteront que lorsque le populo, en ayant soupé, enverra faire foutre troufions et casernes!



Grève de rouspétance !

En France, pour l'instant, y a chômage de grèves.

Pourquoi ça ?

Il y a seulement quelques semaines, un peu partout les prolos s'agitaient, réclamant peu ou prou, — mais, au moins, si peu que ce soit, ruant dans le brancard !

D'où vient que ce vent coulis de rouspétance est tombé ?

Faut-il l'attribuer au renchérissement du pain ?

Y aurait foutre rien de drôle à ce que là gise la vraie raison de cette grève des grèves.

Quand on n'a rien dans le fanal, y a plus d'amour ! On est kif-kif une chiffie molle et on se laisse balloter au gré des circonstances : le nerf manque pour réagir.

Voilà ce dont on ne se rend pas assez compte !

Y a des bons bougres qui s'en vont serinant : « Le pain renchérit, ça va fiche le populo en révolte ! Ce n'est qu'à force de misères, quand il en aura enduré de toutes les couleurs que le turbineur se rebiffera !... »

Ohé, vous autres, vous vous foutez le doigt dans l'œil !

Quand y a rien dans le ventre, y a rien dans la tête, non plus !

Et ça se comprend : de quel effort voulez-vous que soit capable un pauvre putoin qui n'a pas briffé depuis quarante-huit heures ?

Il n'a même plus l'audace de hurler sa faim, nom de dieu ! Une seule lueur le tourneboule : trouver n'importe quoi à croustiller... Et il n'est pas difficile, le pauvre : le moindre rogaton va le satisfaire.

Du moins, va-t-il prendre, exiger un quignon de pain ?

Que non pas ! Il va le mendier, sinon ouvertement, du moins d'un œil douloureux et pitoyable.

Bouffer lui paraît désormais le comble du luxe ! Dans sa caboche anémiée grandit le respect pour ceux qui mangent : c'est des êtres supérieurs, ceux-là ! Il est plein de considération pour eux. Il les envie, mais ne fait rien pour les imiter, — parce qu'il est incapable de rien faire, impuissant même à réfléchir sur sa triste purée.

Que ceux qui doutent de la terrible déchéance dans laquelle la famine fait dégringoler un être humain s'en aillent rôdailler autour des asiles de nuit, se portent aux coins où l'on distribue des soupes et du pain.

Qu'ils reluquent la défilade ! Qu'ils ouvrent leurs quinquets et leurs plats à barbe !

Sur le millier de pilons qui, après une demi-heure ou une heure de poirotage obtiendront la dégradante pitance, pas un n'aura de colère : pas un de ces malheureux n'exhalera une plainte, pas un n'esquissera un geste de malédiction !

Et il n'y a fichtre pas à les rendre responsables, à les mépriser, à les considérer comme des dégradés, des déchets sociaux où toute vie est éteinte.

Pas le moins du monde ! C'est des hommes comme nous..., à ça près qu'ils ont faim. Leur grand ressort n'est pas cassé, il n'est que rouillé.

Prenez ces chiffres molles, foutez-les à l'abri, donnez leur à tortorer... seulement huit jours d'affilée et vous verrez le changement. Mettez-les au régime des beefstecks et du piccolo nature et, au fur et à mesure que leurs forces reviendront, leur haine grandira. Bientôt, ils seront à point pour la révolte !

Mille tonnerres, les voici qui grincent des dents ! Maintenant, ils se souviennent des douleurs endurées ; la conscience de leur déchéance passée leur vient ; ils sont furieux d'avoir pu être si veules et si plats-culs. Plutôt que de redégringoler à semblable avilissement ils se sentent de taille à foutre la boule ronde en capitade.

Désormais, l'occasion de révolte peut venir : ils ne seront pas les derniers à se foutre en branle !

Je dis donc que c'est une illusion de supposer que l'excès de mistoufle entraîne la révolte.

L'excès de misère amène la misère et la mort, — sans plus !

Actuellement, je ne pense pas me blouser en

affirmant que, rien qu'à Paris, il y a au moins cent mille pauvres bougres qui crévent la faim.

Et ces malheureux ne geignent même pas ! Mardi, par exemple, ils l'auraient eu belle de s'aligner sur le passage de Félisque, afin de gueuler famine sous la trogne luisante et vineuse du Tanneur National.

Mais, cela eut nécessité un effort.

Et les pauvres bougres n'en sont pas capables.

Ils attendent la Camarde !

Tout au plus, quelques-uns d'entre eux, auront-ils l'initiative d'aller au-devant de la mort : d'aller boire le dernier bouillon à la Seine. Leur suicide ne prouvera pas qu'ils ont encore un tantinet de nerf, mais simplement combien est intense leur désespoir.

« Pourquoi, vont ruminer certains, puisque ceux-là ont soupé de la comédie humaine, parlent-ils silencieux ?... Que ne font-ils claquer les portes en sortant de la vie ?... »

Et foutre, c'est toujours la même ritournelle : ils n'ont plus la force ! Ils glissent au suicide, inconsciemment, parce que c'est le plus rapide moyen de finir de souffrir : le sommeil éternel.

—o—

Un mot encore, sur ce chapitre : s'il y a une saison où le populo devrait sortir de ses gonds, c'est bien ces jours-ci, où l'enchérissement du pain rend la vie difficile, non seulement aux putoins, mais aussi aux prolos qui turbinent.

Eh bien ! aux réunions emmanchées aux quatre coins de Paris, depuis une huitaine, pour clamer contre l'accapement du bricheton, qui donc s'est dérangé pour aller, de sa présence, augmenter la fermentation haineuse contre les affameurs ?

Seuls, les militants : sociaux et anarchos.

Quant aux mistouffiers proprement dits, ils n'ont pas bougé ! Et, n'ont pas bougé, non plus, les têtes de lapin qui se laissent vivre dans leur coin, kif-kif une moule sur un rocher.

Mais, je le répète : y a pas à leur en vouloir aux uns ou aux autres.

Ainsi, au meeting de samedi soir, à Tivoli Waux Hall, y avait bougrement de populo..., c'est certain ! Quoique ça, il s'en fallait que la salle fut farcie à regorger.

Et pourtant, y a pas à épiloguer : une question aussi grave que celle du pain devrait foutre en branle des foultitudes énormes !

Il n'en est rien, hélas !

Est-ce à dire que la famine soit pour le populo le commencement de l'agonie ?

Pas du tout ! Ça va au contraire lui aiguïser les dents et il n'en mordra que mieux. Seulement, ce n'est pas sur l'instant que la colère lui emmoutardera le nez : c'est après la réflexion, lorsque la famine aura été apaisée.

Et ce ne sera pas exceptionnel ! On a déjà vu des fourbis pareils :

Quand, au siècle dernier, en 1789, le populo faisait la chasse aux accapareurs, estourbissait les jean-foutre Berthier et Foulon, et se trimballait à Versailles pour en ramener le « boulangier », la « boulangère » et le « petit mitron », la famine était moins terrible qu'elle n'avait été les années précédentes.

Un demi-siècle après, en 1847, y eut une famine épouvantable et, sur le moment, le populo ne bougea pas. Mais, un an après, en 1848, il rattrapa le temps perdu.

A nouveau, voici que, grâce aux richards qui pour râfler des millions font la hausse sur le blé, le pain renchérit et la famine nous pend au nez...

A nouveau, après avoir pâti de la faim et avoir patienté sur l'heure, verrons-nous le populo se révolter quand, la misère ayant diminué, la réflexion lui viendra ?

Qui vivra verra, foutre !

Haine de Reptiles

Il n'a pas suffi aux bandits de la haute d'assassiner Angiolillo, voici que leurs crapuleries s'apesantissent sur sa famille.

Le père Giacomo Angiolillo perché à Foggia, où il exerce le métier de tailleur. Jusqu'aux derniers événements il vivait coussi-coussa.

Depuis lors, va te faire foutre ! C'est la mistoufle noire.

La police s'est vengée sur la famille d'Angiolillo : ne pouvant la persécuter directement, cette maudite pestaille a opéré la tangente.

Les roussins ont potiné dans Foggia, excitant

les inconscients contre la famille de l'exécuteur de Canovas et clabaudant aux voisins que ceux qui entretiendront des relations avec les Angiolillo ou qui leur donneraient du travail seraient mal notés.

Ça a pris, nom de dieu !

Par crainte des tracasseries policières, le vide s'est fait autour du malheureux père d'Angiolillo et, désormais, il n'a plus rien à fiche : le turbin le fuit..., et la dèche s'amène !

C'est aux bons fioux qui ont en horreur les abominations de la société actuelle de prouver par leurs sympathies que la famille Angiolillo n'est pas isolée sur la boule ronde.

Le meilleur joint pour manifester sa solidarité avec ces victimes de la haine bourgeoise c'est de leur rendre la vie moins dure.

Que les bons fioux mettent la main à la poche, qu'ils aboulent quelques sous !

A la rigueur, ils en seront quittes pour licher une chopine de moins.

Et, là-bas, à Foggia, leur obole sera richement bien venue : d'une pierre, ils auront fait deux coups !

Outre la croûte que leur galette assurera à la famille Angiolillo, cette preuve effective de solidarité relèvera le moral des pauvres éprouvés.

—o—

Les camarades des *Temps Nouveaux* se chargent de faire parvenir à la famille Angiolillo le produit des souscriptions.

Miracles Industriels

LE FREIN SAPHY

Quel est le prolo qui, turbinant dans un grand bagne, n'a été témoin d'un de ces accidents épouvantables : un ouvrier agrippé par une machine, une courroie ou un engrenage..., et, déchiqueté vivant, morceaux par morceaux !

Sur le coup, l'épouvante s'empare de tous, on trotte comme des ahuris ; ceux qui ont le plus d'initiative galopent à la force motrice.

Mais, va te faire foutre : ils arrivent trop tard !

Pour que la force motrice put être arrêtée assez à temps, il faudrait opérer avec la rapidité de l'éclair.

Or, y a pas mèche !

Et les camaros, impuissants et pétrifiés d'horreur, assistent au broyage du malheureux qu'on retire, au bout de quelques minutes, dépioté, en marmelade.

Ça, c'est l'histoire d'hier, — et d'aujourd'hui, hélas !

Mais foutre, ce ne sera pas l'horreur de demain.

Il faudrait, ai-je dit, pour museler à temps la force motrice, — quand ces horribles accidents se produisent, — opérer avec la vitesse de l'éclair.

Et foutre, rien de plus commode ! Y a pas à tourner autour du pot : y a qu'à se servir de l'éclair lui-même ! Nous l'avons sous la main, en bobines ou en bouteilles...

C'est mamzelle électricité !

« Faisons ci..., faisons ça !... » c'est vivement dit. Encore faut-il trouver le joint !

Justement, un bon bougre, un prolo, ouvrier électricien, — un bordelais, té ! — Saphy, a trouvé le joint miraculeux : il a inventé un frein d'une sacrée puissance qui opère à distance sur la machine où on l'a attelé.

Supposons le frein Saphy installé dans une filature : à tous les étages, bien en vue et à portée de tous, sont collés des boutons électriques et les fils qu'ils ont à la patte s'en vont jusqu'à la force motrice où fonctionne le frein.

Un accident se produit : un engrenage a choppé un prolo...

Illico, un gas d'initiative appuie sur un des boutons et, crac !... subito, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le frein se fout à fonctionner et arrête la force motrice.

Inutile d'insister sur les services que peut rendre cette petiote mécanique : y a qu'à reluquer autour de soi pour en trouver l'application immédiate.

—o—

Et fichtre, le frein Saphy est bon à tout : on peut le fourrer à toutes les sauces.

Dans les mines, entre autres, il pourrait être installé et rendre de sacrés services dans les

puits, soit pour arrêter les treuils qui montent et descendent les benues de charbon, soit pour régulariser la montée et la descente dans les puits.

Habituellement, au fonds du puits de mine, y a un profond puisard et il arrive quelquefois, grâce à l'inattention d'une seconde du mécanicien qui, dans la recette, met les ascenseurs en mouvement, que l'ascenseur descend trop et plonge dans le puisard.

Si la cage est vide, ça ne fout rien; mais, si elle est farcie de gueules noires, ils risquent la noyade!

Hé bien, avec le frein Saphy, les mineurs qui se verraient plonger dans le puisard n'auraient qu'à presser le bouton pour arrêter net la descente.

—o—

Par exemple, là où l'utilité du frein Saphy est indiscutable, c'est sur les chemins de fer.

Qu'on l'y applique et s'en est — sinon fini radicalement avec les accidents, — au moins peu s'en faut!

Avec le frein Saphy, un train se trouve en communication continue avec la station qu'il vient de quitter, — et ça, jusqu'à son arrivée à la gare prochaine.

Vous voyez d'ici, les bons bougres, combien, avec une telle précaution, il devient facile de couper la chique aux accidents: le train a désormais un fil à la patte, — ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas de filer à toute vapeur.

Ainsi, une supposition: un train de marchandises s'en va, cahin-caha, à la gare voisine, faisant, en vitesse la pige aux escargots.

Va te faire foutre! Voici que, grâce à une erreur d'aiguillage ou bien par inattention du chef de gare, un express est lancé sur la même voie que le train de marchandises. Donc, dans quelques minutes, l'express aura rattrapé l'escargot..., et y aura une marmelade de plus!

C'est mathématique!

L'auteur de la boulette s'arrache les cheveux de désespoir, il devient fou, il sent que sa caboche va éclater... Aujourd'hui, en un cas pareil, le malheureux n'y peut rien: l'accident est inévitable, il n'a qu'à s'asseoir et attendre que l'écrabouillage se produise!

Avec le frein Saphy, c'est plus ça!

L'aiguilleur ou le chef de gare en question n'ont qu'à sauter dar-dar sur le bouton du frein et l'express stoppe! Les mécaniciens et les conducteurs du train n'ont pas eu à intervenir, l'arrêt — obtenu comme un arrêt ordinaire — a été commandé par le frein Saphy qui a agi tout à la fois sur l'introduction de la vapeur dans les cylindres et sur les freins des wagons.

Ça fait, les mécaniciens de l'express n'ont qu'à écouter les tuyaux que, de la gare qu'ils viennent de quitter, on leur donne par téléphone.

Et voilà l'accident paré!

Ainsi, avec le frein Saphy la sécurité en chemin de fer devient quasi-complète: on peut se wagonner sans craindre les écrabouillages.

Aussi, foutre, y a pas à barguigner: le frein Saphy est un riche et miraculeux outil!

—o—

Oui, mais, voici qui est une autre paire de manches:

Le frein Saphy est inventé.

Ça ne veut pas dire qu'il est appliqué!

D'abord, c'est un prolo qui l'a trouvé. Cela seul va rendre les capitalistes dédaigneux à son égard, — à moins qu'ils ne trouvent un biais pour contrefaire le frein en question.

Dam, c'est l'histoire de toutes les inventions: le frein Westinghouse qui, aujourd'hui, appliqué à tous les trains, donne l'arrêt presque instantané, a été inventé par un français, Martin. Le pauvre gas est mort dans la purée, tandis que l'américain qui lui filouta le truc a gagné des millions.

Quoi qu'il en soit, le frein qui peut empêcher une kyrielle d'accidents dans les usines et les mines:

Le frein qui peut rendre excessivement rares, — presque impossibles, — les tamponnages de trains:

Ce fr in est trouvé!

Y a donc qu'à le foutre en pratique!

Par conséquent, désormais, quand dans un bague industriel se produira un accident affreux:

Quand, sur les lignes de chemins de fer, des trains s'écrabouillent, nous pourrons dire:

« Ce ne sont pas là des accidents, — ce sont des crimes!... Crimes voulus par les capitalistes qui, pour s'éviter les frais d'installation du frein Saphy ont préféré tuer et écrabouiller prolos et voyageurs! »

Pavoisons! Illuminons!

Cré nom de dieu la chouette alliance!
Les plus bêcheurs vont boucler l'bec.
C'est une avalanch' de beefteck
Qui s'amèn'. C' qu'on va faire bombance!

C'est qu'y a pas, Félisque est un homme
Qui tient parole! Y z'ont trinqué,
Les deux nations s'a syndiqué
Et puis a s'sont sucé la pomme.

Pourquoi qu'on entrerait en lice?
Ayez plus peur: Y a pas de pet.
Félisque a dit: « C'est pour la paix! »
Nicolas! « C'est pour la justice! »

On nous rendra l'Alsace-Lorraine
Sur un grand plat, sortant du four,
Avec un tas d'milliards tout l'tour.
Sans un' goutt' de sang pour la peine!

On dira plus qu'on est la poire!
Oh! qu'on est fier d'être Français.
De l'union humez les effets:
L'univers a chauffé la foire.

Comm' tout est bath! La vie est rose
Puisque le czar est notre ami.
Il nous veut lib's, son peuple aussi,
Ça fait pleurer, ça rend tout chose.

Voyez-vous: les gars d'la Russie
S'ront bombardés d'un parlement
Et nous d'un rich' gouvernement
Avec emp'reur et Sibérie.

Croyez-vous qu'on s'ra pas heureux
Quand Luci' Faur' s'ra grand-duchesse?
Au peuple on en fera des largesses:
Château la pompe et briqu' nouvelle!

On la coll'ra avec un preux
Et, veine, on truffera l'pâté,
Qu'ils s'enverront à not' santé,
Pendant qu'on tiendra la chandelle.

Le cœur nous bondit d'espérance;
Les Cosaqu's nous suc'nt le trognon,
Nous leur filons not' beau pognon,
C'est pour son or qu'on gob' la France!

Tous les jours c'est plus qu'un dimanche:
Des pétards, des bals, des discours;
Les cyclon's en suspend'nt leur cours,
On en a du miel sur la planche!

Dieu! quell' candeur! Y a plus d'vice!
Les bourgeois sont d'un chic, mon cher.
On crév' la faim devant l'pain cher:
C'est le plus clair du bénéfice!

Léon Verleye

En Banlieue

S'il y a un patelin où les bagnes foisonnent, c'est Saint-Denis. On les y remue à la pelle, nom de dieu!

Et autant d'usines, autant de foyers d'exploitation carabinée.

La babillarde que m'envoie un bon fieu et que je colle ci-dessous en donnera un échantillon:

Saint-Denis, le 30 août 1897.

Mon vieux Peinard,

Il faut que je te signale la situation des ouvriers de la Compagnie française des métaux (ancienne boîte Laveissière, dont les singes tripataillèrent dans l'accaparement des cuivres).

Ce bague maudit a toutes les apparences d'une prison. C'en est bien une en effet, avec cette différence que le turbin est plus dur.

De pauvres diables sont employés là, pendant

douze à treize heures, soit au four, soit à la fonderie, au laminoir, suant sang et eau, empoisonnés par la fumée et aux trois quarts asphyxiés par les puanteurs du cuivre, du zinc et d'un tas de drogues.

Et, devine un peu à quel prix?

35 centimes!... Parfaitement sept sous! On va jusqu'à huit sous et demi, pour les manœuvres, mais guère plus. Ainsi, les tréfileurs qui, d'après un rapport qu'a pondu un inspecteur du travail, sont payés 14 sous, gagnent tout juste de 7 à 9 sous.

Enfin, penses-tu qu'elle est chouette la situation de ces malheureux?

N'auraient-ils pas raison de se grouiller un brin et de secouer toute la vermine qui les dévore? Car, outre les actionnaires, la boîte fourmille d'employés de bureau, — tas de flemmes qui n'en fichent pas un coup et, par ça même, s'imaginent être supérieurs aux autres.

Et si je te jaspais des contre-coups, zut alors! Si, quelques-uns sont assez chics, d'autres sont de belles vaches, entre autres le mal nommé Lamour, espèce de gringalet flaire-fesses qui, grâce à diverses protections que lui a valu sa platitude, est arrivé à décrocher la place de garde-chiourme. Et ce qu'il s'en donne à cœur-joie! Il ne peut pas sentir les anciens ouvriers qui l'ont connu merdaillon et il ne sait quelles mistoufles leur faire; son truc habituel est de les fourrer en de mauvais postes, réservant les meilleures places aux nouveaux venus.

Ça crée des zizanies entre prolos, — donc ça aide à l'exploitation.

Aussi, le sac-à-mistoufles est gobé de l'administration, — mais, par contre, il est haï des pauvres gas qu'il tient sous sa coupe.

UN PARIA.

OHÉ, LES BONS FIEUX!

C'est

LE 1^{er} OCTOBRE

Que sera mis en vente

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

Inutile de seriner aux camaros que le nouvel almanach, kif-kif les trois précédents, sera bondé de chouettes histoires et de galbeux dessins.

Pour l'instant, y a pas mèche de donner le menu complet de l'almanach. Qu'il me suffise de dire, pour foutre l'eau à la bouche des bons bougres, que sa couverture, — un dessin en couleurs, — sera rupinskoff et que l'intérieur sera à l'avenant.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Les dépositaires du Père Peinard et les copains sont priés de faire leurs demandes au plus vite, afin de fixer le tirage illico.

Que ceux qui peuvent envoyer la galette en même temps que la commande ne ratent pas le coche.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

CHANSONS ILLUSTRÉES

La seconde feuille des chansons du Père Peinard LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrept, musique de Mévisto aîné, est en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvé chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fourrera tant et plus.

Les copains qui n'auraient pas eu les ANTI-PROPRIOS n'ont qu'à les réclamer à leur marchand



Patron et administrateur

Saint-Claude est un patelin du Jura qui a une veine farameuse : cette bonne ville a pour sénateur et maire le fameux Homme-Canon.

Le goliath a les reins sûrs, — ça lui permet de cumuler!

Pourtant comme il n'aime pas se la fouler, et qu'il trouve le métier de maire trop canulant, il s'en décharge sur son adjoint : le maire deux.

Celui-ci est un animal aux pattes croches qui possède un bague où il pratique l'exploitation humaine, tout ce qu'il y a de plus carabiné. Il emploie des ouvrières à raison de 25 sous par jour! Quant aux hommes, il a soin de les choisir parmi les trimardeurs qui s'égarent dans les montagnes et il leur colle 50 sous.

Le sacré galeux, pour éviter à ses galériens de se coucher sans souper leur fait la charité... avec le pognon du bureau de bienfaisance : il leur fait obtenir du pain et d'autres secours à la mairie ce qui lui permet de réclamer d'autant leur salaire.

Et le populo ne renaude pas!

Des fourbis pareils le laissent froid. Au lieu de comprendre que de telles iniquités sont la conséquence de l'autorité et de l'accaparement social, la masse moutonnaire ronronne en sourdine : « Si des plus honnêtes étaient à la mairie, ça changerait!... »

Hé non, cré tonnerre!

C'est l'autorité qui rend l'homme crapule et ce n'est pas l'homme qui rend l'autorité malfaisante.

Changer les hommes ce n'est pas détruire le mal!

Voilà ce que les bons bougres devraient se foutre dans le ciboulot, car, y a pas à tortiller : aujourd'hui pour demain nous pourrions donner le pouvoir au meilleur d'entre nous que ça ne ferait ni chaud, ni froid.

Le vrai joint, c'est d'apprendre à se conduire soi-même et à se passer aussi bien d'un patron que d'un gouvernant!

Ouvrons l'œil!

Roubaix. — J'ai déjà signalé aux bons bougres les dangers que réserve au populo l'association de malfaiteurs patronaux qui vient d'éclorre à Roubaix sous le titre crapuleux d'*Union sociale et patriotique*.

Et foutre, le danger est grand!

Ce que ces charognards essaient contre leurs prolos se tentera bientôt dans d'autres patelins : l'expérience faite dans le Nord servira d'exemple d'autant plus probant que le patelin est catalogué comme un nid de révolutionnaires.

Déjà, à Paris, une clique de jean-foutre, avec Waldeck-Rousseau à la tête, a tiré des plans pour former une ligue contre le populo. Et si, dans quelques mois, les charognes de l'*Union sociale* de Roubaix ont réussi, grâce à la famine, à démolir quelques dizaines de riches fioux, mince de triomphe!

Waldeck et sa fripouille l'auront belle pour pousser à la création de nouvelles *Unions sociales*.

Donc, que les bons bougres ouvrent l'œil! Il s'agit de résister carrément, — et efficacement.

C'est d'autant plus urgent que les malfaiteurs capitalistes n'ont même pas pris la précaution d'envelopper leur but de mensonges. Dans les prospectus qu'ils font distribuer ils disent carrément :

« ...qu'ils veulent assurer à leurs amis la préférence pour toutes les places vacantes et du reste, en général, la priorité en toute occasion et pour tous les avantages qu'il est possible de leur réserver... »

Y a pas : c'est le boycottage pratiqué contre le populo!

Que faire pour résister?

Dam, ça demande réflexion!

Quoique ça, n'est avis qu'un sabotage pratiqué en douceur chez les patrons et chez les commerçants affiliés à l'association des *malfaiteurs de l'Union* donnerait des résultats.

C'est aux roubaisiens à voir ça!

Chez le marquis de Carabas

Saint-Ouen est un petit patelin de la Somme

qui est sous la coupe du buveur de sang, le capitalo-député.

Une floppée de ses esclaves m'écrivent une babillarde qui prouve jusqu'à quel point va la charognerie des grosses légumes : les pauvres gas habitent une cité qui appartient au marquis; or, les portes de leurs maisons sont munies d'un petit entablement à la chaux qui défrise la gouvernance.

Ces jours derniers, un employé est passé, ordonnant aux prolos de foutre l'entablement à bas dans la huitaine, sinon on les fichera à l'amende.

M'est avis que, s'il y a quelqu'un qui mérite l'amende, c'est le marquis de Carabas! Les maisons sont sa propriété, c'est lui qui en palpe les rentes.

Et ce sont les malheureux qu'il gruge salement qu'on menace de l'amende.

Hein, c'est-y assez charognard!

Triste pantin!

Reims. — L'ambition fait commettre bougrement de platitudes; un collecto rémois vient d'en être, — après tant d'autres, — la preuve vivante :

L'an dernier, le merle fut bombardé conseiller prudhomme, en même temps que d'autres guesdistes et les prolos jubilaient espérant, désormais, être mieux défendus.

Pauvres gobeurs!

Un beau matin, les candidats patrons donèrent un banquet et, roublards, ils invitèrent les conseillers prolos : seul, s'amena le birbe en question, — et il boustifaila d'autant plus joyeusement que l'évêque était de la noce.

C'était donc : pique-assiette et compagnie!

Ca, c'est de la foutaise. Voici plus malpropre : le jour de l'Ascension, dans les bois, où quantité de monde s'est tiré, pour y respirer le grand air, un prolo — votard du pique-assiette guesdiste, — se rencontra nez à nez avec le coco.

Il y eut une prise de bec. Le prolo, furieux, traita le conseiller prudhomme de renégat, lui fit honte de sa platitude...

Alors, mossieu le conseiller, au lieu de répliquer, prit un ami comme témoin et poursuivit le prolo en correctionnelle, — sous prétexte de diffamation.

Turellement, les juges ont condamné le prolo : ils lui ont collé 50 balles d'amende et un mois de prison, avec la loi Bérenger.

Et voilà comment, grâce à la fréquentation des grosses légumes et des boîtes à jugerie, le type — qui a pu être un révolté — en est arrivé à s'abaisser au point de foutre les pandores et les marchands d'injustice aux trousses d'un de ses anciens amis.

Tandis que, s'il était resté un simple prolo, il n'aurait pas discontinué d'être un bon type!

Chouette réunion

Fourchambault. — La misère y est bougrement carabinée, — et ça ne va qu'empirer, grâce à l'accaparement du blé!

Y a là un immense bague, une fonderie et une usine où, y a pas bien longtemps, 1.200 prolos y massaient dur. Maintenant, y en a à peine 5 à 600 et le salaire va de 3 francs à 3 fr. 50.

Y a pas de quoi bouffer des gigots!

La semaine dernière, dans la salle de la mairie du patelin, le copain Prost a fait une conférence. Quatre cents bons bougres s'étaient amenés et ils ont écouté le camaro, avec autant de plaisir qu'ils auraient cassé la gueule à un litre de picolo.

Prost a d'abord expliqué que si le pain augmente, en pleine mauvaise saison, c'est que les capitalistes ont l'intention évidente de faire au populo tout le mal possible. Il a ensuite jaspé sur l'utilité qu'il y a pour les copains d'entrer dans les syndicats afin de dégraisser les nouveaux adhérents qui s'y amènent instinctivement, pour se défendre contre les patrons. Puis, il a expliqué que tabler sur le suffrage universel, c'est tabler sur une planche pourrie.

Et le populo a applaudi ferme! Et c'est en clamant, en chœur: « Vive la Sociale! » que la réunion a pris fin.

Jubilé d'exploiteur

Angers. — Samedi dernier, un des gros capitalistes du patelin, Max Richard, fêtait le cinquantenaire de son exploitation.

Un demi-siècle de patronat!

Zut alors! C'est pas de la petite bière. Ce qu'il en a coulé des larmes, ce que des malheureux en ont subi de mistouffes, durant ces cinquante ans!

Et toute cette misère humaine s'est condensée en or que le gros collier Max Richard a accumulé dans ses coffres.

Ca, c'est bougrement triste!

Mais, foutre, ce qui est encore plus affreusement triste c'est de voir comment les victimes du capitalo prennent les choses.

A l'occasion de son jubilé les quelques milliers de prolos que le richard a sous sa coupe ont fait une quête pour offrir un objet d'art à leur seigneur et maître.

Les couillons ont récolté 900 balles.

Une bonne bougresse ayant objecté que le meilleur emploi à faire de ces 900 balles serait de les donner à une ouvrière de la boîte qui est à l'hospice depuis plusieurs mois a manqué se faire écharper.

Qu'ont-ils donc dans le bidon ces prolos?

Du sang de navet? Du pissat de richard?

L'un et l'autre, hélas!

Plaignons-les et ne les maudissons pas! S'ils sont si cruches, ce n'est pas de leur faute, mais bien de celle des jean-foutre de la haute qui les ont rendus tels.

Pour faire jubiler ses esclaves, Max Richard leur a offert une collation : un petit pain, du jambon et une verrée de vin.

Comme gueuleton, le type ne s'est guère fendu... Il aurait eu bien tort, puisque, de lui, ses prolos acceptent tout : au lieu de jambon il leur aurait payé des tartines de mouscaille qu'ils n'eussent pas groumé.

Y a des exceptions, nom de dieu! Mais, trop rares!

Une quinzaine de bons bougres n'ont pas voulu verser à la quête. Pour les punir, les garde-chiourmes leur ont, paraît-il, interdit de prendre part au gueuleton.

Voyant ça, les gas se sont réunis dans un caboulot voisin; là, ils ont cassé une croûte et le goulot de quelques litres avec un sacré entrain. C'était un vrai beurre! Ils se sentaient plus heureux, fiers de leur indépendance.

Pourvu que Max Richard ne se venge pas en les foutant à la porte!

Ceux-là sont des hommes.

Mais, les autres, ces fausses-couches qui glorifient un singe parce qu'il a vécu cinquante ans à leurs crochets et a édifié sa fortune sur leur misère!

Fureur de vautour

Nice. — Tous les prolos n'ont malheureusement pas le nez aussi creux que les gas de Château-Branlant.

En voici deux échantillons : il y a une quinzaine, un locato qui perche dans une boîte qui tombe en ruines, rue Rey, s'en alla relancer un vautour pour lui demander quelques réparations urgentes.

Le proprio, furieux d'une réclamation si audacieuse, ne trouva rien de mieux, pour punir le pauvre bougre que de larder de trois coups de couteau.

Dam, un proprio, c'est un despote en herbe! Tout devrait lui être permis...

Sans aller si loin, un congénère de cette brute, — l'arbin de proprios, gérant de turnes, se distingue par sa vacherie : il n'a pourtant pas jusqu'ici lardé ses locataires!

Ces jours-ci, à ce sale grigou, une locataire réclamait, elle aussi, des réparations.

Sur ce, le jean-fesse se fiche à l'engueuler salement. Mais, voilà que le populo s'attroupe et quelques gas marioles retroussaient leurs manches pour administrer au mufle la brûlée méritée quand la pauvre femme qu'il agonisait, s'est interposée, suppliant qu'on ne lui fasse de bobo.

Pour une couche, la malheureuse peut se flatter d'en avoir une, — et d'épaisseur!

Tout ça, c'est bougrement dégueulasse : un locato se laisse assassiner, une autre se laisse agonir de sottises...

Ah ça donc, les prolos ne sont plus que des têtes à gifles et des moules à gaufres?

Heureusement que tous ne sont pas de cette farine!

Encore la grande famille

Toulon. — Cette garce de famille est tout plein chouette. On en sait quelque chose. Il semble presque assez naturel qu'on escocfie par différents moyens les troubadés de l'active, mais, afin que tout le monde fraternise en l'armée, les galonnards s'arrangent de façon à ce que les réservistes eux-mêmes crévent de faim.

A preuve ce qui vient de se dévider à Toulon. Le mardi 24 août, afin de se conformer au tableau de service, le trompette de garde de la 5^e compagnie d'ouvriers sonna à la soupe. Tu-

rellement, les réservoirs se précipitèrent, kif-kif les griffetons de l'active, du côté des cuisantes.

Mais, va te faire foutre! Y avait la soupe pour ceux de l'active : pour les réservistes peau de balle et variétés diverses!

Que faire? Aller se les caler en ville? Pas mèche! Le quartier est consigné. Ceux qui avaient quelque monnaie en poche pouvaient aller tromper leur faim à la cantinette, mais pour les autres, y a pas eu moyen : ils ont dû se serrer.

Et on a trouvé ça très naturel! C'est un simple oubli. Des abratis braillent que mourir pour la patrie est le sort le plus beau. Il doit y avoir, et c'est probable, des sacrifices d'une valeur moindre. Mais, claquer du bec toute une journée doit être une qualité du « patriote » qui ne doit pas, en raison de la discipline, se préoccuper si, pendant qu'il la crève, ses supérieurs s'entripaillent à en crever.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps. Samedi 4 courant, à 8 h. 1/2 du soir, discussions individuelles sur la propagande. Samedi 11, conférence par Charles Albert. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève. Causerie par un camarade.

— Les camarades du XII^e sont invités à se réunir samedi, à 9 h., salle Bertrand, 110, avenue Daumesnil. Rendez-vous dimanche jusqu'à 2 h. 1/2, porte Daumesnil, entrée du bois, pour le meeting. Nota. — Le groupe la Bibliothèque sociologique des travailleurs libertaires du XII^e se réunira désormais tous les samedis à 9 h., même salle.

— Dimanche 5 septembre, à 3 h. de l'après-midi, meeting au bois de Vincennes. Les camarades Boala, Robinson, Sadrin, Girault, Mary Huchet traiteront de l'inquisition espagnole, de la patrie, du militarisme et de la religion. Le soir, repas. Ceux qui voudraient y prendre part sont priés de se faire inscrire en versant 1 fr. 50 chez Boala, 19, rue des Trois-Bornes. On se réunira pour le départ de midi à une heure, chez le bistrot, 19, rue des Trois-Bornes. Ceux qui ne pourraient s'y trouver n'auront qu'à aller directement près le lac Daumesnil, à proximité de la grande rue.

— Syndicat indépendant des ouvriers cordonniers, cousu main, lundi 6 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, réunion publique, salle Barrat, 45, rue des Petits-Carreux. Ordre du jour : le congrès de Toulouse.

Saint-Denis. — Jeunesse Egalitaire, samedi 4 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Montéremal, 35, rue de la République, conférence publique et contradictoire. Entrée libre.

Pré-St-Gervais. — Les libertaires se réunissent tous les jeudis à 8 h. du soir, sur les fortifications près la porte Chaumont. On traitera de la propagande anti-proprétaire.

Quatre-Chemins. — Les libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libertaire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir. Les camarades qui disposent de brochures anticléricales sont priés de les apporter aux réunions.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc ; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre. Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Tous les camarades sont invités à se réunir le dimanche prochain, à 8 h. 1/2, au Oruchon d'Or, rue de Cernay. Causerie par un camarade, chants et poésies.

Amiens. — Tous les camarades sont invités à se réunir dimanche 5 sept., à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faub. du Cours. Ordre du jour : un camarade traitera la grève générale. — Suite.

St-Etienne. — Les camarades qui avaient des cartes pour la soirée familiale sont priés de se rendre café Monnier, place Chavanelle le 5 septembre, à 6 h. du soir pour le règlement de comptes de la soirée.

Fourchambault. — Le camarade Prost étant en tournée de propagande dans la Nièvre, les camarades des départements limitrophes qui voudraient organiser des conférences dans leur région sont priés de lui écrire chez le camarade Comte Jean, vallée de Garcezy, par Fourchambault (Nièvre).

Limoges. — Le groupe la « Jeunesse Libertaire » pensant que des balades en campagne, tout en étant récréatives, seraient d'une utile propagande, a décidé d'en faire tous les dimanches. Les camarades désireux de connaître l'endroit où l'on doit se rendre pourront s'en informer aux camarades du groupe.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade ; chants et poésies. Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredis et samedis soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

— Soirée familiale organisée par la Jeunesse Internationaliste, le 5 septembre à 8 h. 1/2 du soir dans la grande salle de la brasserie Noailles. Concert, bal, causerie par Henri Dhorr.

— Le camarade Vidal prie les personnes qui auraient des lettres ou des communications à lui adresser de les envoyer rue de la République, passage des Folies Bergères, au bar des Vignobles. Les copains s'y rencontrent.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études. Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre. Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libertaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

Lyon. — Dimanche 5 septembre, balade champêtre. A 10 h. du matin rendez-vous à la station terminus du funiculaire de Lyon St-Just rue de Trion, 40. Ayant un lieu tout désigné sur l'herbe et à l'ombre chacun emportera ce qu'il voudra pour dîner. Causerie par un camarade. Sujet traité : De la possibilité évolutive chez la femme. Chants, jeux et surprise. En cas de mauvais temps à 3 h. du soir rendez-vous au local provisoire du cercle et la balade sera renvoyée au dimanche suivant, au même endroit et à la même heure.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schebach 85, quai d'Orléans.

— Aux Compagnons Liégeois. — En présence de l'avortement du congrès de Bruxelles, les compagnons liégeois se sont trouvés dans la nécessité de convoquer un congrès supplémentaire.

Toutefois ce congrès ne devant porter que sur les moyens pratiques de propagande théorique, nous n'y invitons que les camarades de notre région.

Prière aux camarades de Verviers, Enival, Namur, Huy, Jemeppe, m., Seraing, Herstal, Ougrée, Guvègnée, Engis, Hermalle, Fléron, Tilleur, etc. de se réunir et d'envoyer des délégués pour discuter l'ordre du jour suivant : Création d'un journal ; organisation de confé-

rences ; propagande au sein des syndicats ; divers. Si les compagnons des localités susnommées avaient encore d'autres points à mettre à l'ordre du jour, prière de les adresser au compagnon Georges, 85, quai Orban, Liège.

Ce congrès aura lieu à Liège, le 26 septembre, à 10 h. du matin et se tiendra au Café National, place Saint-Lambert.

Prière aux camarades de s'occuper de la chose. — Le secrétaire : Georges.

— Dimanche 5 septembre 1897, à 3 h., conférence publique et contradictoire, chez Thiniart, rue des Récollets, 13, Liège.

Le compagnon Georges traitera : L'amour libre. Entrée : 0 fr. 25, au bénéfice de la propagande et des victimes de l'inquisition espagnole.

Bordeaux. — Les anarchistes de la ville et de la banlieue se réunissent chez M. Arthur Lafosse, débitant-restaurateur, à la « Petite Bourse », 11, rue des Augustins, à St-Julien.

— Samedi 4 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, septième réunion de quartier, 53, rue Saint-Bruno, au Quillé, réunion publique et contradictoire.

Sujets à traiter : Anarchistes, socialistes et bourgeois ; analyse philosophique de l'acte d'Angiolillo ; Méline-Pain-Cher.

Contradiction par M. Lambinet. Entrée : 0 fr. 10.

Petite Poste

B. Brest. — T. Dieppe. — L. Beauvais. — H. Orléans. — H. Vienne. — V. Nîmes. — M. Romans. — G. et F. Amiens. — P. Reims. — R. Nouzon. — B. Angers. — C. Combric. — G. Carmaux. — O. Abbeville. — Coopérative, Lyon. — H. St-Nazaire. — P. Briculles. — D. St-Quentin. — M. Bruxelles. — M. Avignon. — Reçu règlements, merci.

— G. Etievant prie le camarade Marcel Marchand de lui envoyer son adresse, 26, rue Montmartre, Saint-Ouen.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD : Un bon vieux dijonnais, 0.50. — Un zigou bath aux pommes (Nîmes) 0.75.

AUX COPAINS de la RÉGION DU NORD

Les compagnons Favier et Wolke continueront leur tournée dans le Nord. En conséquence ils prient les copains et les groupes des localités de la région d'entrer en relations avec eux pour l'organisation de conférences. S'adresser à Ch. Favier, Brasserie Libertaire, 78, rue de Nouveaux, Roubaix.

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs. S'adresser aux bureaux du Père Peinard 15, rue Lavieuville.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

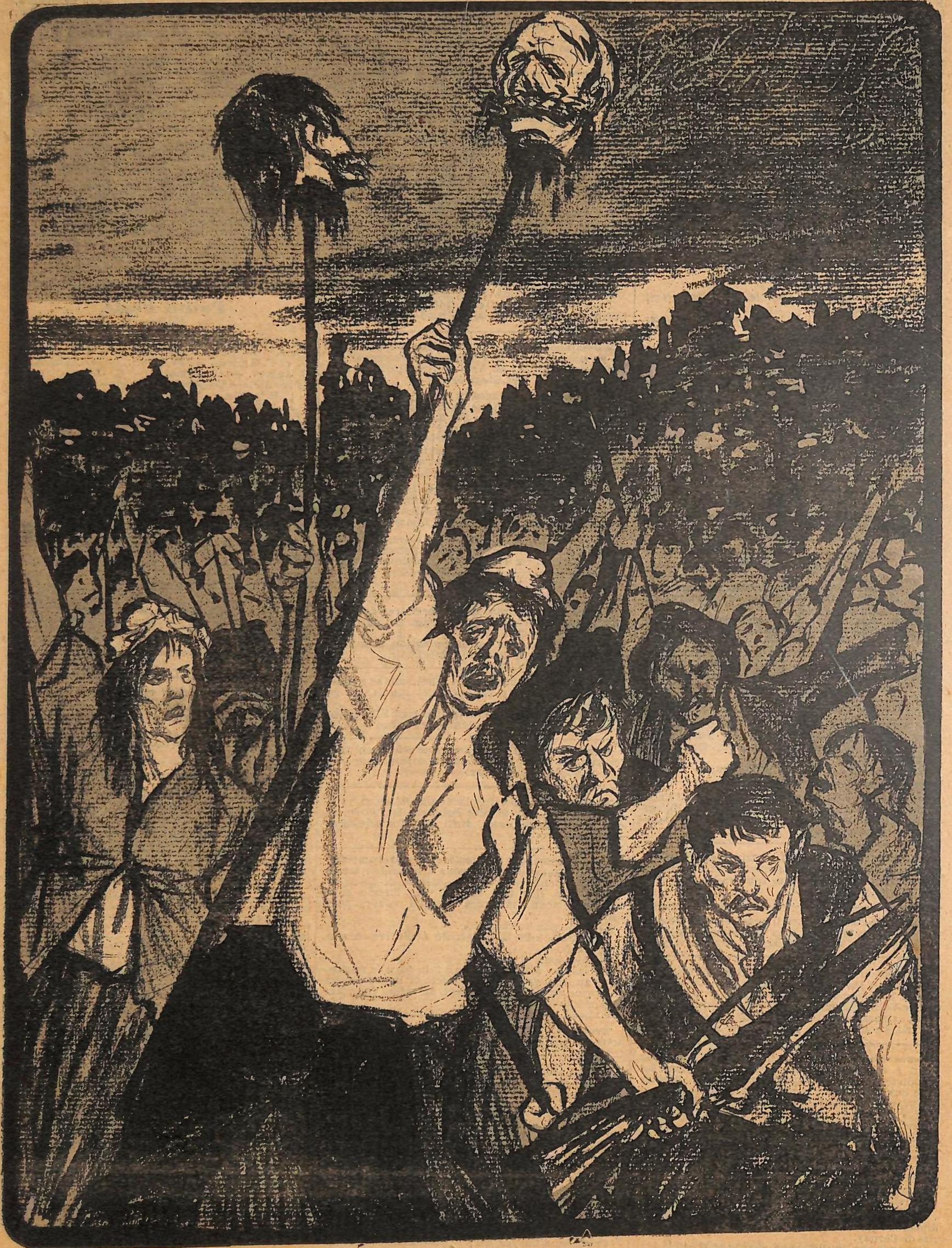
	Aux bureaux	France
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueil-Hes et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.3
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fascicule de chonettes histoires et de galbouses illustrations.....	0.25	0.3
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.1
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Menudier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grays, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.00

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25 ; par poste 1 fr. 50 ; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER. Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

Autrefois!



En 1789. -- Exécution des accapareurs Berthier et Foulon.